

Discussione sul discorso del prof. Durkheim

W. Lutoslawski. — M. Durkheim admet qu'une vie supérieure peut naître de l'association des êtres dont la vie est inférieure. La combinaison ne me paraît pas une cause suffisante pour produire une vie supérieure. La seule hypothèse qui puisse expliquer la supériorité de la vie sociale sur la vie individuelle, c'est l'existence d'un monde supérieur avec lequel l'individu entre en relation quand il commence la vie sociale. Monsieur Durkheim s'approche de cette hypothèse dans son discours, et quand elle paraît la conclusion inévitable de ses prémisses, il s'arrête tout court en fermant les yeux à cette influence d'un monde spirituel, qui s'impose à ceux qui ont suivi ses raisonnements.

De Roberty. — Les jugements de valeur et les jugements de réalité sont aussi bien précédés que suivis par des concepts axiologiques et des concepts de réalité. Mais cette opposition se réduit à celle du raisonnement téléologique et du raisonnement causal. Axiologie et téléologie apparaissent comme des idées synonymiques. Quand une conséquence, l'effet régulier d'une cause quelconque est désiré par nous, nous lui attribuons une valeur et nous en faisons une cause finale. L'axiologie et la téléologie sont le propre domaine de l'activité des hommes plongés dans le milieu social, le produit de la pensée sociale ou de l'expérience collective. La sociologie, surtout la sociologie de l'action, est nécessairement remplie de concepts et de jugements axiologiques. L'idée de luxe est intimement liée, ainsi que le fait observer M. Durkheim, à l'idée de valeur. C'est la valeur qui me paraît non pas nécessaire, mais superflue, non pas naturelle, mais artificielle. Toutefois, l'histoire nous enseigne que ce qui était luxe hier, est considéré aujourd'hui comme chose de première nécessité. Tout progrès s'exprime peut-être par cette transformation de valeurs. Néanmoins, dans le domaine des choses sociales, comme dans celui de la vie organique, il y a lieu de distinguer entre l'état de santé et l'état de maladie. Certains « luxes » apparaissent comme l'expression d'états sociaux morbides.

La formation de l'idéal ou des « idéaux », à laquelle M. Durkheim attache avec raison une si grande importance, est également une manifestation de l'esprit finaliste qui anime le monde social, le monde de la raison et le différencie du monde de la nature extérieure. Un idéal est essentiellement un jugement de valeur porté par le présent sur une chose future et contingente, qui se réalisera ou ne se réalisera pas, mais que le présent estime désirable, utile, etc. Les idéaux d'aujourd'hui deviennent souvent les réalités de demain. Mais l'idéal peut-être mal formé, peut convenir et exprimer des désirs contraires aux lois naturelles inconnues qui régissent les sociétés et l'esprit humain, peut, en un mot, comme les choses de luxe, renfermer des éléments pathologiques. Dans la sociologie, un idéal est toujours une hypothèse, une conjecture que la science actuelle est impuissante à vérifier expérimentalement (et qui, en ce sens, apparaît comme un véritable *testimonium paupertatis* du savoir social contemporain). Mais de même que l'hypothèse est l'âme de la recherche scientifique, l'idéal est l'âme de cette recherche pratique que nous appelons l'activité, la conduite des hommes.

M. Kozlowski aperçoit dans l'évolution récente des idées de M. Durkheim un rapprochement aux idées qui lui sont chères. Il pense voir dans cette conférence l'admission d'une âme sociale qui est l'objet de sa communication sur la *Réalité sociale* et un rapprochement de la sociologie à la philosophie sociale. La seconde remarque concerne une anticipation de l'idée de M. Durkheim sur l'origine des idéaux. Un savant polonais, que la mort a ravi prématurément à la science et à l'activité sociale, Kazimir Kellès-Krauz, a exposé sous le nom de *Loi de retrospection sociale* l'idée que l'idéal ou l'utopie sociale représente un souvenir idéalisé de l'état passé, et notamment de cet état de vie sociale intense que M. Durkheim considère comme berceau des idéaux.

H. de Keyserling. — Si la nature de laquelle nous faisons partie, représentait, comme l'ont cru le 18^me siècle et bon nombre d'empiristes du siècle écoulé, une réalité toute faite, parée d'emblée dans sa totalité, l'activité créatrice de l'esprit ne pourrait que se démener impuissante dans un cadre immobile et les jugements de valeur que nous portons sur les faits ne pourraient être que des interprétations factices; la valeur d'une Divinité attribuée à un morceau

de bois ne représenterait rien de plus qu'un regrettable malentendu. Si la marche du monde impliquait un progrès nécessaire dans le sens de SPENCER ou celui de la philosophie chrétienne, ainsi que, en formant des jugements de valeurs, nous ne faisons que dégager le sens immanent à l'ordre naturel des choses, il serait bien difficile de se faire une idée satisfaisante de ce progrès; car les difficultés que renferment les conflits entre les idéaux individuels, sociaux et autres si brillamment exposés par M. Durkheim, seraient aussi insolubles en théorie qu'ils sont souvent irréciliables dans la pratique. Si enfin le système des valeurs avait sabase nécessaire dans un monde transcendent, l'ébranlement de ce monde entraînerait la chute inévitable de tous les idéaux et de toutes les valeurs. Mais toutes ces prémisses me semblent erronées; le monde n'est pas immuable car il change sans cesse; sa marche n'implique pas du tout un progrès nécessaire et continu de nous; il change, voilà tout ce que l'on peut affirmer; et pour en venir à la dernière supposition, les valeurs que nous admettons ne sont pas attachées indécissolublement à l'admission d'une réalité transcendente. Le fait est que la nature *se fait* sans cesse, à chaque instant il nait de nouveau. Si aujourd'hui je produis un chef d'oeuvre, le monde est *plus riche* par ce fait même, aujourd'hui qu'il n'était hier. C'est pourquoi rien n'empêche de comprendre une réalité orientée par des valeurs comme faisant partie de la réalité générale — celle de demain si ce n'était celle d'aujourd'hui — par le fait que l'humanité admet les valeurs et dirige son évolution d'après elles, l'Univers *contient* ces valeurs comme partie intégrante de lui-même. Ainsi rien, selon moi, ne rend incompréhensible au point de vue de la réalité objective, le fait que l'homme admet des valeurs, qui dépassent ou nient même ses propres possibilités d'action.

L. Valli pur consentendo in gran parte nella tesi dell' oratore e riconoscendo specialmente che i nostri valori son costituiti in noi in gran parte per la suggestione dell' ambiente crede che la spiegazione esclusivamente sociologica dei valori data dal Durkheim non sia completa. Accanto a quei valori che sono infatti la sintesi di atteggiamenti collettivi, l'elemento comune di molte volontà in rapporto tra loro stanno infatti i valori individuali che sono semplicemente la sintesi o il carattere comune di molti atteggiamenti di un soggetto. Questi valori individuali non si possono escludere come non si potrebbero escludere in economia i prezzi d'affezione. E per la spiegazione di essi

è insufficiente richiamarsi all'entusiasmo della moltitudine che crea i valori.

D'altra parte se le moltitudini creano i valori non si può neppur dire che ciò avvenga nelle crisi del loro spirito, nei momenti entusiastici eroici o comunque di emozione collettiva. I valori si creano anche nel lungo e silenzioso lavoro della vita collettiva.

M. Parodi. — Ce n'est pas une objection que je demande à présenter à M. Durkheim, mais une question, destinée à éclaircir un point qui, pour moi, reste obscur. La grande originalité de la conception de M. Durkheim, c'est de prétendre conserver aux jugements de valeur et à l'idéal humain tout leur sens, et pourtant de la faire rester dans la nature et de la faire justiciable de la science. Or, une équivoque subsiste ici: expliquer un idéal, c'est sans doute en reconnaître l'existence, mais comme *fait* pur et simple non comme valeur proprement dite; c'est montrer comment, dans telles conditions particulières de temps et de lieu, dans telles conditions sociales surtout il est nécessaire qu'il fût ce qu'il a été, comment il n'aurait pu être autrement. Mais une autre question ne se pose-t-elle pas du delà? et je voudrais demander à M. Durkheim s'il en admet la légitimité. Ne doit-on pas se demander si, des diverses valeurs que l'homme a pu concevoir, et qui sont variables et discontinues, selon les sociétés et les époques, il n'y en a pas quelques-unes qui, absolument, sont supérieures à d'autres, plus hautes ou plus rationnelles; s'il y en a que nous *ayons raison* d'estimer plus que d'autres? de considérer comme constituant un *progrès* sur les autres? En un mot, après avoir *expliqué* sociologiquement les valeurs humaines, ne resterait-il pas encore à les *justifier* philosophiquement? Ou encore à rechercher *la valeur des valeurs humaines*? Il me semble que c'est à cette condition seulement qu'on pourrait leur conserver toute leur autorité aux yeux de l'homme qui réfléchit.

B. Benzoni. — Il prof. Durkheim non mirò tanto a risolvere il problema della natura dei giudizi di esistenza e di valore quanto ad esporre la sua dottrina sociologica. È lecito quindi chiedere se la dottrina circa la società del Durkheim giova a risolvere il problema posto circa i giudizi di valore. Il Benzoni non crede che questa dottrina sociologica della società agevoli la soluzione del problema posto, ma lo complichino.

Abbandonato il problema psicologico e sociologico si cercò di determinare la natura e il significato dell'ideale

di fronte al reale. Ma anche nello spiegare questo problema la sociologia non giova; l'idealità e l'ideale è costituito dallo sforzo che l'uomo e la società compiono per modellare la vita privata e sociale sul tipo che la ragione umana concepisce con progressiva chiarezza ed efficacia.

L. Nelson. — Zunächst nur eine historische Bemerkung zu der Behauptung, dass es ungerecht von Kant gewesen sei, die Existenz ökonomischer Werte zu bestreiten. Soviel ich mich erinnere, unterscheidet Kant in seiner Grundlegung zur Metaphysik der Sitten ausdrücklich als drei verschiedene Arten möglicher Werte den absoluten Wert der Persönlichkeit als « Würde », den relativen Wert von Sachen als Marktwert oder « Preis » und den Liebhaberwert oder « Affektionswert ». Hier ist der zweite offenbar der ökonomische Wert, dessen Existenz somit von Kant ausdrücklich anerkannt wird.

Zweitens eine Bemerkung zu dem im Vortrage gestellten Problem um zu der für dies Problem vorgeschlagenen Lösung. Es ist mir nicht ersichtlich geworden, inwiefern die « Subjektivität » des Werturteils, die in seiner Abhängigkeit vom urteilenden Subjekt besteht, und seine « Objektivität », die in der Unabhängigkeit des behaupteten Wertes vom urteilenden Subjekt besteht, einen Widerspruch bilden, so dass ihre Verträglichkeit ein Problem einschließt. Wenn hier ein Problem vorliegt, so ist es jedenfalls ein viel allgemeineres, von der Eigentümlichkeit der Werturteile unabhängiges; denn es würde aus denselben Gründen für jedes Urteil als solches bestehen, für Seinsurteile so gut wie für Werturteile. Es könnte daher schon aus diesem Grunde nicht durch Zurückführung der Werturteile auf irgend eine andere Art von Urteilen gelöst werden.

Tatsächlich entsteht die fragliche Schwierigkeit nur, wenn man das Werturteil, d. h. das Urteil über den Wert, nicht von dem Gegenstand des Urteils, dem Werte selbst, unterscheidet. Was im angegebenen Sinne subjektiv ist, was von Individuum zu Individuum, von Volk zu Volk, von Zeit zu Zeit variiert, sich entwickelt, was in der Natur wirkt und Kräfte ausübt, ist nicht der Wert, sondern das Werturteil, nicht das Ideal, sondern die Vorstellung des Ideals. Was Kräfte äussern und Wirkungen in der Natur ausüben soll, das muss in der Natur existieren. Nun liegt es aber gerade im Begriffe des Ideals, dass es noch *nicht* existiert, dass seine Existenz vielmehr nur angestrebt wird. Also kann es, als Ideal, auch keine Kräfte und Wirkungen ausüben. Als ein in der Natur Wirkliches müsste es ein

Gegenstand sämtlicher Beobachtungen sein oder sich aus solchen Beobachtungen erschliessen lassen; es müsste, irgend wo in Kaume und irgend wann in der Zeit angetroffen werden können. Diese Bedingung trifft wohl für die Vorstellung des Ideals, nicht aber für dieses selbst zu.

Liesse sich die Lehre von den Werten auf Seinsurteile zurückführen, so liessen sich die Werte auch nur nach empirischen Kriterien abschätzen, etwa nach der Zahl der sie anerkennenden Individuen oder nach dem Erfolge, mit dem ihre Realisierung angestrebt wird. Daraus, von wem, von wie vielen und mit welchem, Erfolge ein Ziel angestrebt wird, lässt sich aber kein Schluss auf seine Vorzüglichkeit ziehen.

Die Soziologie handelt nach alledem nicht sowohl von den Werten als vielmehr von den Wertschätzungen, sie enthält selbst keine Werturteile, sondern hat solche nur zum Gegenstande. Werturteile und Seinsurteile lassen sich nicht aufeinander zurückführen.

G. Barzellotti fa alcune osservazioni.

A. Aliotta. — Tra i giudizi di realtà e i giudizi di valore esiste una differenza di natura, non semplicemente di grado: la realtà è qualcosa che esiste indipendentemente dalla coscienza umana; il valore delle cose invece esiste soltanto in virtù del nostro spirito. Non basta una composizione delle forze fisiche, una sintesi degli elementi reali delle cose per creare il loro valore, ma l'ideale si genera per l'opera attiva dello spirito umano, nel quale e per il quale soltanto esiste.

E. Dürkheim répond par quelques mots aux remarques qui lui ont été adressées.